ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE

De Monſieur de CREBILLON.

NOUVELLE ÉDITION.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS.

ATRÉE, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Micènes, frere d'Atrée.*

PLISTHENE, *fils d'Ærope & de Thyeſte, cru fils d'Atrée.*

THEODAMIE, *fille de Thyeſte.*

EURISTHENE, *Confident d'Atrée.*

ALCYMEDON, *Officier de la Flotte.*

THESSANDRE, *Confident de Pliſthene.*

LEONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La Scene eſt à Chalcys, Capitale de l'Iſle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

Digitized by Google

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCYMEDON, GARDES.

ATRÉE.

AVEC l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître;
Les vents qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec les flots exciter mon courroux.
Le calme ſi long-tems fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'eſt plus d'intelligence.
Le ſoldat ne craint plus qu'un indigne repos
Aviliſſe l'honneur de ſes derniers travaux.
Allez, Alcymedon, que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Iſle d'Eubée.
Puiſque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ſes Chefs mes ordres abſolus.
A ſes Gardes.
Que tout ſoit prêt. Et vous, que l'on cherche Pliſthene;
Je l'attends en ces lieux; toi demeure Euriſthene.

Digitized by Google

SCENE II.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRE'E.

ENfin ce jour heureux, ce jour tant ſouhaité,
Ranime dans mon cœur l'eſpoir & la fierté :
Athenes trop long-tems l'aſyle de Thyeſte,
Eprouvera bientôt le ſort le plus funeſte.
Mon fils prêt à ſervir un ſi juſte tranſport,
Va porter dans ſes murs & la flamme & la mort.

EURISTHENE.

Ainſi, loin d'épargner l'infortuné Thyeſte,
Vous détruiſez encor l'aſyle qui lui reſte :
Ah Seigneur ! ſi le ſang qui vous unit tous deux,
N'eſt plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,
Que le barbare ſoin de prolonger ſa vie ;
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laiſſer vivre encor, c'eſt ſe venger de lui.

ATRE'E.

Que je l'épragne, moi ! laſſé de le pourſuivre,
Pour me venger de lui, que je le laiſſe vivre !
Ah ! quels que ſoient les maux que Thyeſte ait ſoufferts ;
Il n'aura contre moi d'aſyle qu'aux enfers :
Mon inplacable cœur l'y pourſuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait ſon amour,
Je ſerai ſans honneur tant qu'il verra le jour :
Un ennemi qui peut pardonner une offenſe,
Ou manque de courage, ou manque de puiſſance.
Rien ne peut arrêter mes tranſports furieux ;
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux ;
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance ;
Enfin mon cœur ſe plaît dans cette inimitié,
Et s'il a des vertus, ce n'eſt pas la pitié.

Digitized by Google

Ne m'oppoſe donc plus un ſang que je déteſte :
Ma raiſon m'abandonne au ſeul nom de Thyeſte :
Inſtruit par ſes fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de ſon ſang je voudrois le plonger ;
Qu'il n'accuſe que lui du malheur qui l'accable ;
Le ſang qui nous unit me rend-il ſeul coupable ?
D'un criminel amour le perfide enivré,
A-t-il eu quelqu'égard pour un nœud ſi ſacré ?
Mon cœur, qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli,
Sembloit pourtant laiſſer Thyeſte dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt, qu'à punir mon ame ingénieuſe,
Méditoit dès ce tems une vengeance affreuſe :
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler ;
C'eſt un projet enfin à te faire trembler.
Inſtruit des noirs tranſports où mon ame eſt livrée,
Lis mieux dans le ſecret & dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi,
Et je te les cachois ſans ſoupçonner ta foi.
Ecoute. Il te ſouvient de ce triſte hymenée,
Qui d'Ærope à mon ſort unit la deſtinée.
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds ;
Qu'à ces mêmes Autels, & par la main d'un frere,
Je me vis enlever une épouſe ſi chere.
Tes yeux furent témoins des tranſports de mon cœur ;
A peine mon amour égaloit ma fureur :
Jamais amant trahi ne l'a plus ſignalée.
Mycenes, tu le ſçais, ſans pitié déſolée,
Par le fer & le feu, vit déchirer ſon ſein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
Revint après un an entre les mains d'Atrée ;
Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,
Euſſent depuis ce tems mis une autre en mon lit ;
Malgré tous les appas d'une épouſe nouvelle,

Digitized by Google

Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :
Mais en vain mon amour brilloit de nouveaux feux ;
Elle avoit à Thyeſte engagé tous ſes vœux ;
Et liée à l'ingrat d'une ſecrette chaîne,
Ærope, le dirai-je ! en eut pour fruit Pliſthene.

EURISTHENE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ! quoi Pliſthene, Seigmeur,
Reconnu dans Argos pour votre ſucceſſeur !
Pour votre fils enfin !

ATRÉE.

C'eſt lui-même, Euriſthene :
C'eſt ce même Guerrier, c'eſt ce même Pliſthene,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor ſous ce nom,
Frere de Menelas, frere d'Agamemnon.
Tu ſçais, pour me venger de ſa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere :
Heureux ſi le poiſon qui ſervit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeſte,
Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte :
Je ne puis, ſans frémir, y penſer aujourd'hui,
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot ſurprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

(*Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.*)

LETTRE D'ÆROPE.

D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
Cher Thyeſte, je meurs ſans regretter la vie ;
Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous ;
Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
Pliſthene fut le fruit de nos triſtes amours,
S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours ;
Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon pere
Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mere.
Juge de quels ſuccès ſes ſoins furent ſuivis ;
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils :
Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
Et méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en ſecret.

Digitized by Google

Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine,
Pour remplir mes projets je le nommai Pliſthene,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les deſtins ennemis.
C'eſt ſous un nom ſi cher qu'Argos l'a vû paroître:
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître;
Et laiſſant ce ſecret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu ſçais, ſans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthene;
Et puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHENE.

Quoi, Seigneur! ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez réſerver Pliſthene au parricide!

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux,
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le ſein de ſon pere;
Que Thyeſte en mourant, de ſon malheur inſtruit,
De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit.
Oui, je veux que baigné dans le ſang de ce traître;
Pliſthene verſe un jour le ſang qu'il l'a fait naître;
Et que le ſien après par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît légitime;
Je n'arme contre lui que le fruit de ſon crime:
Son forfait mit au jour un Prince malheureux,
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçons, & ſon ame abuſée,
Ne me croit occupé que de l'Iſle d'Eubée:
Je ne ſuis en effet deſcendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux:
Athenes diſpoſée à ſervir ma vengeance,
Avec moi dès long-tems agit d'intelligence;
Et ſon Roi craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athenes,

Digitized by Google

De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis ;
Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHENE.

Eh bien ! ſur votre frere épuiſez votre haine :
Mais du moins épargnez les vertus de Pliſthene.

ATRÉE.

Pliſthene né d'un ſang au crime accoutumé,
Ne démentira point le ſang qui l'a formé ;
Et comme il a déja tous les trais de ſa mere,
Il auroit quelque jours les vices de ſon pere.
Quel peut être le fruit d'un couple inceſtueux ?
Moi-même j'avois cru Thyeſte vertueux ;
Il m'a trompé, ſon fils me tromperoit de même :
D'ailleurs il lui faudroit laiſſer mon diadême :
Le titre de mon fils l'aſſure de ce rang ;
En faudra-t'il pour lui priver mon propre ſang ?
Que dis-je ? pour venger l'affront le plus funeſte,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeſte ?
C'eſt ma ſeule fureur qui prolonge ſes jours ;
Il eſt tems déſormais qu'elle en tranche le cours :
Je veux par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laiſſé vivre.
Que l'on approuve ou non un deſſein ſi fatal,
Il m'eſt doux de verſer tout le ſang d'un rival.
Mais Pliſthene paroît : ſonge que ma vengeance
Renferme des ſecrets conſacrés au ſilence.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHENE, EURISTHENE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE.

PRince, cet heureux jour, mais ſi lent à mon gré,
Preſſe enfin un départ trop long-tems différé :
Tout ſemble en ce moment proſcrire un infidelle ;
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle :
Le ſoldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,

Au

Digitized by Google

Au ſeul nom de ſon Chef ſe croit déja vainqueur ;
Il n'en attend pas moins de ſa valeur ſuprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Iſle même,
Et moi que ce Héros ne ſert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce Chef la valeur & le zele ;
Je ſçai que je n'ai point de ſujet plus fidele ;
Aujourd'hui cependant ſouffrez ſans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en aſſurer ;
L'affront eſt grand, l'ardeur de s'en venger extrême :
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même ;
(Si le Deſtin pour nous ſe déclare jamais,)
Que vous me vengerez au gré de mes ſouhaits :
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Pliſthene ;
Plus ardent que moi-même, il ſervira ma haine.
A peine mon courroux égale ſon grand cœur ;
Il vengera ſon pere.

PLISTHENE.

En doutez-vous, Seigneur ?
Eh ! depuis quand ma foi vous eſt-elle ſuſpecte ?
Avez-vous des deſſeins que mon cœur ne reſpecte ?
A ! ſi vous en doutiez, de mon ſang le plus pur....

ATRE'E.

Mon fils, ſans en douter, je veux en être ſûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main aſſervie,
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHENE.

Seigneur, je n'ai point cru que pour ſervir mon Roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi :
Faut-il par des ſermens que mon cœur vous raſſure ?
Le ſoupçonner, Seigneur, c'eſt lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis,
Remplir tous les devoirs de ſujet & de fils.
Oui, j'atteſte des Dieux la majeſté ſacrée,
Que je ſerai ſoumis aux volontés d'Atrée ;
Que par moi ſeul enfin ſon courroux aſſouvi,
Fera voir à quel point je lui ſuis aſſervi.

ATRE'E.

Ainſi prêt de punir l'ennemi qui m'offenſe,

Digitized by Google

Je puis tout eſperer de votre obéiſſance,
Et le lâche à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé :
Allez, que votre bras à l'Attique funeſte,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeſte.

PLISTHENE.

Moi, Seigneur !

ATRE'E.

Oui, mon fils ; d'où naît ce changement ?
Quel repentir ſuccede à votre empreſſement ?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faiſiez paroître ?
Tremblez-vous lorſqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHENE.

Non ; mais daignez m'armer pour un emploi plus beau ;
Je ſerai ſon vainqueur, & non pas ſon bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
En répandant ſon ſang je répandrois le vôtre.
Ah, Seigneur ! eſt-ce ainſi que l'on ſurprend ma foi !

ATRE'E.

Les Dieux m'en ſont garans, c'en eſt aſſez pour moi.

PLISTHENE.

Juſte Ciel !

ATRE'E.

J'entrevois dans votre ame interdite ;
Des ſecrets ſentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets déſormais ſuperflus,
Partez, obéiſſez, & ne repliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle ;
Vous cependant volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous ſe diſpoſe à partir ;
Et quand tout ſera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

Digitized by Google

SCENE IV.

PLISTHENE, THESSANDRE;

PLISTHENE.

QU'ai-je fait malheùreux ! quelle imprudence extrême!
Je ne ſçai quel effroi s'empare de mon cœur :
Mais tout mon ſang ſe glace, & je frémis d'horreur.
Dieux ! que dans mes ſermens, malgré moi, j'intéreſſe,
Perdez le ſouvenir d'une indigne promeſſe,
Ou recevez ici le ſerment que je fais,
En duſſai-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un ſerment ſi funeſte?
Que peut craindre un grand cœur quand ſa vertu lui reſte?
Athenes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un ſerment odieux;
Survivre aux maux cruels dont le deſtin m'accable;
Ce ſeroit plus que lui m'en rendre un jour coupable:
Haï, perſécuté, chargé d'un crime affreux,
Devoré ſans eſpoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort eſt déſormais le ſeul Dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour,
Ma gloire à mes ſermens, mon cœur à ſon amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quoi, pour une inconnue...

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Theſſandre? tu l'as vue.
Non, jamais plus de grace & plus de majeſté
N'ont diſtingué les traits de la divinité;
Sa beauté, tout enfin juſqu'à ſon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême:
De ſuperbes débris, cette noble fierté;
Tout en elle du ſang marque la dignité;
Je te dirai bien plus, cette même inconnue
Voit mon ame à regret dans ſes fers retenue;

Digitized by Google

Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang,
Ne peut être formé que d'un illuſtre ſang.
Quoi qu'il en ſoit, mon cœur charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans ſon amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, juſtes Dieux !
Dans l'état où le ſort vint l'offrir à mes yeux !
Déplorable jouet des vents & de l'orage,
Qui même, en l'y pouſſant, l'envioient au rivage,
Roulant parmi les flots, les morts, & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris ;
Mourante entre les bras de ſon malheureux pere,
Tout prêt lui-même à ſuivre une fille ſi chere...
J'entends du bruit : on vient, peut-être c'eſt le Roi ;
Mais non, c'eſt l'etrangere. Ah ! qu'eſt-ce que je vois ?
Theſſandre, un ſoin preſſant ſemble occuper ſon ame.

SCENE V.

THEODAMIE, PLISTHENE, THESSANDRE LEONIDE.

PLISTHENE.

OU portez-vous vos pas ? me cherchez-vous Madame ?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci ?

THÉODAMIE.

C'eſt vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.
D'Athenes, dès long-tems embraſſant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête ;
Que chaque inſtant d'Atrée excitant le courroux,
Pour ſortir de Chalcys elle n'attend que vous :
Si ce n'eſt pas vous faire une injuſte priere,
Je viens vous demander un vaiſſeau pour mon pere ;
Le ſien, vous le ſçavez, périt preſque à vos yeux,
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux ;
Vous ſauvâtes des flots & le pere & la fille,
Achevez de ſauver une triſte famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois :

D'Atrée en ces climats tout reſpecte les loix ;
Il n'eſt que trop jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Je ne puis rien ici, ſi ce n'eſt par lui-même :
Il reverra bientôt ſes vaiſſeaux avec ſoin,
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous ſouvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce Palais vous offrit à ſa vue ;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit ſon appui ;
Son cœur ne ſera pas moins ſenſible aujourd'hui ;
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile :
Mais qui peut vous forcer à quitter cet aſyle ?
Quel déplaiſir ſecret vous chaſſe de ces lieux ?
Mon amour vous rend-il ce ſéjour odieux ?
Ces bords ſont-ils pour vous une terre étrangere ?
N'y reverra-t'on plus ni vous ni votre pere ?
Quel eſt ſon nom, le vôtre, où portez-vous vos pas ?
Ne connoitrai-je enfin de vous que vos appas ?

THEODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéreſſe ;
Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grece,
Et j'ignore en quels lieux, ſortant de ces climats,
Mon pere infortuné doit adreſſer ſes pas.

PLISTHENE.

Je ne vous preſſe point d'éclaircir ce myſtere,
Je ſouſcris au ſecret que vous voulez m'en faire :
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux eſpoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, puniſſez-le, Madame,
D'oſer brûler pour vous de la plus vive flamme ;
Et moi prêt d'adorer juſqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chaſſe de mon cœur.
C'eſt dans mon ſort cruel mon unique eſperance :
Mon amour cependant n'a rien qui vous offenſe :
Le Ciel m'en eſt témoin, & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux :
Ce cœur à qui le vôtre eſt toujours ſi ſévere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus ſincere.
Inutiles reſpects, reproches ſuperflus,
Tout va nous ſéparer, je ne vous verrai plus.

Adieu, Madame, adieu ; prompt à vous ſatisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un pere ;
Quel qu'en ſoit le ſuccès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres ſoins.

SCENE VI.

THEODAMIE, LEONIDE.

THEODAMIE.

OU ſommes-nous ? hélas ! ma chere Léonide,
Quel aſtre injurieux en ces climats nous guide ?
O vous qui nous jettez ſur ces bords odieux,
Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces lieux ;
Dieux puiſſans ! ſauvez-nous d'une main ennemie.
Quel ſéjour pour Thyeſte & pour Théodamie !
Du ſort qui nous pourſuit vois quelle eſt la rigueur ;
Atrée après vingt ans rallumant ſa fureur,
Sous d'autres intérêts déguiſant ce myſtere,
Arme pour déſoler l'aſyle de ſon frere ;
L'infortuné Thyeſte inſtruit de ce danger,
A ſon tour en ſecret arme pour ſe venger.
Flatté du vain eſpoir de rentrer dans Mycenes,
Tandis que l'ennemi voguejoit vers Athenes,
Où pendant que Chalcys par de puiſſans efforts,
Retiendroit le Tyran ſur ces funeſtes bords.
Inutiles projets, inutile eſperance,
L'Euripe a tout détruit, plus d'eſpoir de vengeance
Et c'eſt ce même amant, ce prince généreux,
Sans qui nous périſſions ſur ce rivage affreux,
Ce Prince à qui je dois le ſalut de mon pere,
Qui la foudre à la main va combler ſa miſere.
Athenes va tomber, ſi pour comble de maux,
Thyeſte dans ces murs n'accable ce Héros :
Trop heureux cependant, ſi de l'Iſle d'Eubée,
Il pouvoit s'éloigner ſans le ſecours d'Atrée ;

Digitized by Google

Sauvez-l'en, s'il ſe peut, grands Dieux! votre courroux
Pourſuit-il des mortels ſi ſemblables à vous?
Ciel! puiſqu'il faut punir, venge-toi ſur ſon frere;
Atrée eſt un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux;
Hélas! Thyeſte en vain s'y cache à tous les yeux,
Quoiqu'abſent dès long-tems, on peut le reconnoitre;
Heureux que ſa langueur l'empêche d'y paroître.

LEONIDE.

Eſperez du Deſtin un traitement plus doux;
Que craindre d'un tyran quand ſon fils eſt pour vous?
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre.
La main qui nous ſauva peut encore vous défendre;
Tout n'eſt pas contre vous dans ce fatal ſéjour,
Puiſque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour ſi funeſte?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeſte!
Helas! ſi cet amour eſt un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui?
Car enfin ne crois pas que j'y ſois moins livrée;
La fille de Thyeſte aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi,
Craint plus en lui l'Amant qu'il ne craint l'ennemi:
Mais mon pere m'attend, allons lui faire entendre,
Pour un départ ſi prompt, le parti qu'il faut prendre;
Heureuſe cependant ſi ce funeſte jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

CE n'eſt plus pour tenter une grace incertaine ;
Mais avant ſon départ je voudrois voir Pliſthene ;
Léonide, ſçachez s'il n'eſt point de retour :
Ma fille, il faut ſonger à fuir de ce ſéjour.
Tout menace à la fois l'aſyle de Thyeſte ;
Défendons, s'il ſe peut, le ſeul bien qui nous reſte.
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs ?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs ?
Pourquoi ſur mes deſirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le Tyran ; qu'en avez-vous à craindre ?
Sans lui, ſans ſon ſecours, quel ſera mon eſpoir ?
Vous voyez que Pliſthene eſt ici ſans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile ſe déploye & flotte au gré des vents,
Laiſſez-moi profiter de ces heureux inſtans :
Voyez, puiſqu'il le faut, l'inexorable Atrée :
Si ſa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me ſera-t-il permis
De ſortir déſormais de ces lieux ennemis ?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien ; quel intérêt vous preſſe :
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous expoſer ſans ceſſe.
A peine enfin ſauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux ?
A partir de Chalcys le Tyran ſe prépare,
Les vents vont de cette Iſle éloigner ce Barbare :

d'un

D'un ſecours dangereux ſans tenter le hazard:
Cachez-vous avec ſoin juſques à ſon départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conſeil ! Eh quoi ! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours ſacrifier ma gloire ?
Non, non, je ne puis voir déſoler ſans ſecours,
Des Etats ſi long-tems l'aſyle de mes jours.
Moi qui ne prétendois m'emparer de Mycenes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes,
Je l'abandonnerois lorſqu'elle va périr ?
Non, je cours dans ſes murs la défendre ou mourir.
Vous m'oppoſez en vain l'impitoyable Atrée ;
Peut-il me ſoupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, ſans ſecours, ſans ſuite dans ces lieux,
Sans éclat qui ſur moi puiſſe attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere celeſte,
Hélas ! & qui pourroit reconnoître Thyeſte ?
Voyez donc le Tyran ; quel que ſoit ſon courroux ;
C'eſt aſſez que mon cœur n'en craigne rien pour vous :
Ma fille, vous ſçavez que ſa main meurtriere
Ne pourſuit point ſur vous le crime d'une mere.
C'eſt moi ſeul, c'eſt Ærope enlevée à ſes vœux,
Et vous ne ſortez point de ce ſang malheureux :
Allez ; votre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
Eſt le plus grand péril qui menace ma tête ;
Demandez un vaiſſeau, quel qu'en ſoit le danger,
Mon cœur au déſeſpoir n'a rien à ménager.

THEODAMIE.

Ah ! périſſe plutôt l'aſyle qui nous reſte,
Que de tenter, Seigneur, un ſecours ſi funeſte.

THYESTE.

En duſſai-je périr, ſongez que je le veux ;
Sauvez-moi par pitié de ce bords dengereux ;
Du Soleil à regret j'y revois la lumiere,
Malgré moi le ſommeil y ferme ma paupiere ;
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours,
Tout à de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre.

J'en ſuis épouvanté. Les ſonges de la nuit
Ne ſe diſſipent point par le jour qui les ſuit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés préſages
Aſſerviſſent mon ame à ces vaines images ;
Cette nuit même encor j'ai ſenti dans mon cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur :
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Iſle fatale,
J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux ;
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux :
Parmi ces triſtes voix ſur ce rivage ſombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre :
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte ?
Suis-moi, m'a-t'elle dit, infortuné Thyeſte :
Le Spectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant & la vue égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens ;
Que le tombeau, le ſpectre & ſes gémiſſemens.
J'ai cru voir le Barbare entouré de Furies,
Un glaive encore fumant armoit ſes mains impies ;
Et ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée ;
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans,
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée :
Le cruel d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon ſang :
Le flambeau s'eſt éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un ſonge ſi cruel quelle que ſoit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur ?

C'eſt une illuſion.....

THYESTE.

J'en croirois moins un ſonge ;
Sans les ennuis ſecrets où ma douleur me plonge ;
J'en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux ;
Que d'un ſonge ſi triſte, & peut-être des Dieux ;
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THEODAMIE.

Vous connoiſſez auſſi les vertus de Pliſthene....

THYESTE.

Quoiqu'il ſoit né d'un ſang que je ne puis aimer ;
Sa généroſité me force à l'eſtimer ;
Ma fille, à ſes vertus je ſçai rendre juſtice ;
Des fureurs du Tyran ſon fils n'eſt point complice :
Je ſens bien quelquefois que je dois le haïr ;
Mais mon cœur ſur ce point a peine à m'obéir :
Hélas ! & plus je vois ce généreux Pliſthene,
Plus j'y trouve des traits qui déſarme ma haine :
Mon cœur qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter ſur ſon pouvoir.
Quoique ſur ſa vertu vous ſoyez raſſurée,
Je ſuis toujours Thyeſte, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran, je vous laiſſe avec lui ;
Ma fille, devenez vous-même notre appui :
Tentez tout ſur le cœur de mon barbare frere ;
Songez qu'il faut ſauver & vous & votre pere.

SCENE II.

ATRE'E, THEODAMIE, EURISTHENE, ALCIMEDON, LEONIDE, GARDES,

ALCIMEDON.

VOus tenteriez, Seigneur, un inutile effort ;
Je le ſçai d'un Vaiſſeau qui vient d'entrer au Port :
On ne ſçait s'il a pris la route de Mycenes ;

Mais depuis près d'un mois il n'eſt plus dans Athenes :
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci ,
Le Chef de ce Vaiſſeau ſera bientôt ici.

ATRE'E.

Qu'il vienne , Alcimedon ; allez , qu'on me l'amene ;
Je l'attends ; avec lui faites venir Pliſthene ,
Il doit être déja de retour en ces lieux.
à Théodamie.
Madame, quel deſſein vous préſente à mes yeux ?

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur , la route du Boſphore ,
Souffrez qu'une Etrangere aujourdhui vous implore.
J'éprouve dès long-tems qu'un Roi ſi généreux
Ne voit point ſans pitié le ſort des malheureux.
Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage ,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage ;
Sans appui , ſans ſecours dans ces lieux écartés ,
J'attends tout déſormais de vos ſeules bontés.
Vous parûtes ſenſible au deſtin qui m'accable :
Puis-je eſpérer , Seigneur , qu'un Roi ſi redoutable
Daigne , de mes malheurs plus touché que les Dieux ,
M'accorder un Vaiſſeau pour ſortir de ces lieux ?

ATRE'E.

Puiſque la mer vous laiſſe une libre retraite ,
Ordonnez , & bientôt vous ſerez ſatisfaite ;
Diſpoſez de ma flotte avec autorité.
Un Vaiſſeau ſuffit-il pour votre ſureté ?
Prête à ſortir des lieux qui ſont ſous ma puiſſance ,
Où vous conduira-t'il ?

THEODAMIE.

Seigneur , c'eſt à Bizance ,
Où je prétends bientôt , aux pieds de nos Autels ;
Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRE'E.

Mais Bizance, Madame , eſt-ce votre patrie ?

THEODAMIE.

Non , j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRE'E.

Par quel étrange ſort , ſi loin de ces climats ,

Digitized by Google

Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux Etats ?
Ce Vaiſſeau que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Bizance, ou du port de Pyrée ?
En vous ſauvant des flots, mon fils, je m'en ſouviens,
Ne trouva ſur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être, comme nous, le jouet de l'orage,
Ils furent, comme nous, pouſſés ſur ce rivage :
Mais ceux qu'en ce Palais à ſauvé votre fils,
Ne ſont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRE'E.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
Pliſthene ſur ces bords rençontra votre pere ;
Dédaigne-t'il un Roi qui devient ſon appui ?
D'où vient que devant moi vous paroiſſez ſans lui ?

THEODAMIE.

Mon pere infortuné, ſans amis, ſans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, un importune vie,
Et n'eſt point en état de paroître à vos yeux.

ATRE'E.

Gardes, faites venir l'Etranger en ces lieux.

THEODAMIE.

On doit des malheureux reſpecter la miſere.

ATRE'E.

Je veux de ſes malheurs conſoler votre pere ;
Je ne veux rien de plus : mais quel eſt votre effroi ?
Votre pere, Madame, eſt-il connu de moi ?
A-t'il quelques raiſons de redouter ma vue ?
Quelle eſt donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THEODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'eſt agité ;
Mon pere peut ici paroître en ſureté.
Hélas ! à ſe cacher qui pourroit le contraindre ?
Etranger dans ces lieux, eh ! qu'auroit-il à craindre ?
A ſes jours languiſſans le péril attaché,
Le retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.
Le voilà, je ſuccombe, & me ſoutiens à peine :
Dieux ! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pliſthene.

Digitized by Google

SCENE III.

ATRÉE, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

ATRÉE.

ETranger malheureux, que le ſort en courroux ;
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous,
Quel eſt ton nom, ton rang ? Quels humains t'on vu naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRE'E.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclete.

ATRE'E.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble ſans dignité ;
Et toujours le jouet du deſtin irrité.

ATRE'E.

Où s'adreſſoient tes pas, & de quelle contrée
Revenoit ce Vaiſſeau briſé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Seſtos, & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dout les rayons daignent nous éclairer.

ATRE'E.

Et tu vas de ces lieux ? .....

THYESTE.

Seigneur, c'eſt dans l'Aſie
Où je vais terminer ma déplorable vie,
Eſpérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le ſecours que les flots m'ont ôté.
Daignez.....

ATRE'E.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille !
Quel tranſport tout-à-coup dans mon cœur ſe réveille !
D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans !
Quelle ſoudaine hotreur s'empare de mes ſens !
Toi qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême ,
Ciel ! rends vrais mes ſoupçons , & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point , j'ai reconnu ſa voix ,
Voilà ſes traits encore : ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine ,
Je le reconnoîtrais ſeulement à ma haine :
Il fait pour ſe cacher des efforts ſuperflus ,
C'eſt Thyeſte lui-même , & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeſte , Seigneur !

ATRE'E.

Oui , toi-même , perfide :
Je ne le ſens que trop au tranſport qui me guide ,
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux ,
Pour que tu ne ſois point ce Thyeſte odieux ;
Tu fais bien de nier un nom ſi mépriſable :
En eſt-il ſous le Ciel un qui ſoit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi , je ſuis ce que tu veux ,
Ce Thyeſte ennemi , ce frere malheureux.
Quand même tes ſoupçons & ta haine funeſte ,
N'euſſent point découvert l'infortuné Thyeſte ,
Peut-être que la mienne , eſclave malgré moi ,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

ATRE'E.

Ah traître ! c'en eſt trop ; le courroux qui m'anime
T'apprendra ſi je ſçai comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains ;
Sans doute que les Dieux approuvent mes deſſeins ,
Puiſqu'avec mes fureurs leurs ſoins d'intelligence ,
T'amenent dans des lieux tous pleins de ma vengeance.
Perfide , tu mourras. Oui c'eſt fait de ton ſort ;
Ton nom ſeul en ces lieux eſt l'arrêt de ta mort :
Rien ne peut t'en ſauver , la foudre eſt toute prête.

Digitized by Google

J'ai ſuſpendu long-tems ſa chûte ſur ta tête :
Le tems qui t'a ſauvé d'un vainqueur irrité,
A groſſi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, crûel à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeſte une nouvelle offenſe ?
Si j'ai pu quelques tems te déguiſer mon nom,
Le ſoin de me venger en fut ſeul la raiſon.
Ne crois pas que la peur des fers ou du ſupplice,
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vu trancher ſes jours,
La même main des miens doit terminer le cours ;
Je n'en puis regretter la triſte deſtinée :
Précipite, inhumain, leur courſe infortunée,
Et ſois ſur que contr'eux l'attentat le plus noir,
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRE'E.

Vil rebut des mortels, il te ſied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Hola, Gardes, à moi.

THEODAMIE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! ſur qui va tomber votre injuſte rigueur !
Ne ſuivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?
Ah ! dans un malheureux reconnoiſſez un frere.
Que ſur ſes noirs projets votre cœur combattu,
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, & le pere & la fille ;
Baignez-vous dans le ſang d'une triſte famille :
Thyeſte par vous ſeul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRE'E.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendriſſe :
Qu'on lui donne la mort : Gardes, qu'on m'obéiſſe.
De ſon ſang odieux qu'on épuiſe ſon flanc.....
Mais non, une autre main doit verſer tout ſon ſang :
Oublios-je ?..... Arrêtez, qu'on me cherche Pliſthene.

Digitized by Google

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

PLISTHENE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? quelle fureur ſoudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut cauſer ici ces tranſports furieux ?

THEODAMIE.

Ces tranſports où l'emporte une injuſte colere,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere ;
Sauvez-le, s'il ſe peut, des plus funeſtes coups.

PLISTHENE.

Votre pere, Madame, ô Ciel ! que dites-vous ?
A Atrée.
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuſe-t-on ? quel crime, quel outrage
De l'hoſpitalité vous fait trahir les droits ?
Auroit-il à ſon tour violé ceux des Rois ?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre ;
A le priver du jour qui puiſſe vous contraindre ?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux ? que tu le connois mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;
C'eſt de tous les humains le ſeul que je déteſte ;
Un perfide, un ingrat, en un mot, c'eſt Thyeſte.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ! lui, Thyeſte, Seigneur !
Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre rigueur ?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je ? Quoi ! mon fils armé contre moi-même ?
Quoi ! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Oſe à mes yeux encor s'intéreſſer pour lui ?

Digitized by Google

Lâche, c'eſt donc ainſi qu'à ton devoir fidelle,
Tu diſpoſes ton bras à ſervir ma querelle ?

PLISTHENE.

Plutôt mourir cent fois : je n'ai point à choiſir ;
Dans mon ſang ; s'il le faut, baignez-vous à loiſir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette derniere grace :
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous ?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent :
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent ;
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger ;
C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide ! ſi prêt d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clémence !

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ton ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frere ?
Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité ?
Surmonte comme moi la vengeance & la haine ;
Regle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſthene,
Et tu verras bientôt, ſi j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRE'E.

Quels ſeront tes garans, lorſque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vu ſouiller, par tes coupables feux,
Les Autels où l'Hymen alloit combler mes vœux ?
Que peux-tu m'oppoſer qui parle en ta défenſe,
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproches plus mon crime ni mes feux ;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma miſere,
Conſidere un moment ton déplorable frere.

Que peux-tu ſouhaiter qui te parle pour moi ;
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHENE.

Ah ! rendez-vous, Seigneur ; je vois que la nature
Dans votre cœur ſenſible excite un doux murmure.
Ne le combattez point par des ſoins odieux,
Elle n'inſpire rien qui ne vienne des Dieux :
C'eſt votre frere, enfin ; que rien ne vous arrête ;
De ſa fidélité je réponds ſur ma tête.

ATRE'E.

Pliſthene, c'en eſt fait, je me rends à ta voix ;
Je me ſens attendri pour la premiere fois,
Je veux bien oublier une ſanglante injure :
Thyeſte, ſur ma foi que ton cœur ſe raſſure ;
De mon inimitié ne crains point les retours,
Ce jour même en verra finir le triſte cours :
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Pliſthene :
C'eſt le ſceau d'une paix qui doit finir ma haine ;
Ses ſoins & ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils à ſon tour me répondra de toi.
Je n'en demande point de garant plus ſincere :
Prince, c'eſt donc ſur vous que s'en repoſe un pere ;
Allez, & que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.
Toi, fais-les avec ſoin obſerver, Euriſthene ;
Diſperſe les Soldats les plus chers à Pliſthene ;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens ſans t'arrêter me réjoindre en ces lieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRE'E, EURISTHE'E.

ATRE'E.

ENfin, graces aux Dieux, je tiens en ma puiſſance
Le perfide ennemi que pourſuit ma vengeance :
On l'obſerve en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a ſauvé ne ſert qu'à le tromper.
Vengeons-nous, il eſt tems que ma colere éclate ;
Profitons avec ſoin du moment qui la flatte,
Et que l'ingrat Thyeſte éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans ſon amour.

EURISTHENE.

Et qui vous répondra que Pliſthene obéiſſe ?
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous ſouvient-il plus que prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous déſobéir ?

ATRE'E.

Il eſt vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre ;
Je me ſuis vu contraint de n'oſer l'entreprendre ;
D'en différer enfin le moment malgré moi :
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de ſervir ma colere ?
Tant de ſoins redoublés pour la fille & le pere ;
Ne ſont-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non, la ſource en eſt dans un cœur amoureux :
Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthene aime Théodamie :
Je n'en puis plus douter, il la voit chaque jour ;
Il a pris dans ſes yeux ce déteſtable amour,
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte !
Que pouvoit-il ſortir d'Ærope & de Thyeſte ;

Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon courroux ?
Le crime eſt fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre lui ſon forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthene,
Me laiſſe ſans regret au courroux qui m'entraîne!
Qu'il vienne ſeul ici.

SCENE II.

ATRE'E *ſeul.*

LE Soldat écarté,
Permet à ma fureur d'agir en liberté :
De ſon amour pour lui ma vengeance alarmée,
Déja loin de Chalcys a diſperſé l'armée :
Tout ce que ce Palais raſſemble autour de moi,
Sont autant de ſujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance ?
Son amour me répond de ſon obéiſſance ;
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver,
Que malgré tous ſes ſoins, ma vengeance aſſurée,
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée :
Je le vois ; & pour peu qu'il oſe la trahir,
Je ſçai bien le ſecrét de la faire obéir.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE.

ATRE'E.

LAſſé des ſoins divers dont mon cœur eſt la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur ſe déploie ;

Tout ſemble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui ſi ſouvent loin de nous nous entraîne,
N'eſt point dans ſes retours auſſi prompt que la haine.
J'avois cru par vos ſoins mon courroux étouffé ;
Mais je ſens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur déſormais ne peut plus ſe contraindre,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'elle pourra s'éteindre ;
Et j'attends que le bras chargé de la ſervir,
Loin d'arrêter ſon cours, ſoit prêt à l'aſſouvir.
Pliſthene, c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe.
J'avois cru, ſur la foi d'une ſainte promeſſe,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
Mais Pliſthene tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et bravant ſans reſpect & les Dieux & ſon pere,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légere.

PLISTHENE.

Où ſont vos ennemis ? J'avois cru que la paix
Ne vous en laiſſoit point à craindre en ce Palais.
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zele ;
Et qu'un fils, pour ſon Roi, reſpectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où ſont vos ennemis, & quels ſont mes ſermens ?

ATRE'E.

Où ſont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Thyeſte eſt dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre ?
Vous deviez l'immoler à mon reſſentiment ;
Voilà mon ennemi, voilà votre ſerment.

PLISTHENE.

Quelle que ſoit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus ſacrée ;
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût aſſez acquitté d'un ſerment odieux.
D'un pareil ſouvenir ma vertu me diſpenſe,
Je ne me ſouviens plus que de votre clémence :
Mon devoir a ſes droits ; mais ma gloire a les ſiens ;
Et vos derniers ſermens m'ont dégagé des miens.

ATRE'E.

Sans vouloir dégager un ſerment par un autre ;

Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre?
Et tu verras bientôt, ſi j'explique le mien,
Que ce dernier ſerment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Pliſthene,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
Fais couler tout le ſang que j'exige de toi,
Ta main de mes ſermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux enfin eſt ici le parjure.

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Deſcendre à des détours ſi peu dignes de lui!
Non, par de feints ſermens je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des Dieux la majeſté ſacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus ſaints.
Enchanté d'une paix ſi long-tems attendue,
Je vous louois déja de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudiſſais, dans des momens ſi doux,
D'avoir pu d'un Héros déſarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offenſe,
Qui maître de punir, mépriſoit la vengeance.
Thyeſte eſt criminel, voulez-vous l'être auſſi?
Sont-ce là vos ſermens? Pardonnez-vous ainſi?

ATRE'E.

Qui moi, lui pardonner! Les fieres Euménides
Du ſang des malheureux ſont cent fois moins avides;
Et leur farouche aſpect inſpire moins d'horreur
Que Thyeſte aujourd'hui n'en inſpire à mon cœur.
Quels que ſoient mes ſermens, trop de fureur m'anime;
Perfide, il te ſied bien d'oſer m'en faire un crime.
Laiſſe-là ces ſermens; ſi j'ai pu les trahir,
C'eſt au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faiſoit ma plus chere eſpérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Pliſthene eſt un Héros, ſon pere eſt outragé;
Il a de la valeur, je ne ſuis pas vengé.
Ah! ne me force point dans ma fureur extrême,
Que ſçai-je, hélas! peut-être à t'immoler toi-même:

Car enfin, puiſqu'il faut du ſang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les tranſports de mon cœur.

PLISTHÈNE.

Verſez le ſang d'un fils s'il peut vous ſatisfaire,
Mais n'en attendez rien à ſa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me ſouviens plus qu'on vous ait offenſé :
Oui, Seigneur, & ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ſeroit vous trahir,
Votre gloire m'engage à vous déſobéir.

ATRE'E.

Enfin j'ouvre les yeux ; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide :
Tu trahis pour Thyeſte & les Dieux & ta foi ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il eſt connu de toi.
Oſe encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie ?

PLISTHÈNE.

Ah ! ſi c'eſt là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, Seigneur, il eſt vrai, la Princeſſe m'eſt chere ;
Jugez ſi c'eſt à moi d'aſſaſſiner ſon pere.
Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein,
Et pour verſer ſon ſang vous choiſiſſez ma main !

ATRE'E.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure ?
Voyons ſi cet amour qui ta fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir :
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie ;
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHÈNE.

Ah ! grands Dieux !

ATRE'E.

Tu frémis ; je t'en laiſſe le choix ;
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHÈNE.

Ah ! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte ;

C'eſt

C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thieſte.

ATRE'E.

Quand l'amour de mon fils ſemble avoir fait le ſien,
Il ne m'importe plus de ſon ſang ou du tien :
Obéis cependant, acheve ma vengeance ;
L'inſtant fatal approche, & Thyeſte s'avance.
S'il n'eſt mort lorſqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole ſans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes eſprits, avec lui je te laiſſe ;
Au ſecours de ta main appelle ta Princeſſe :
Le ſoin de la ſauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoi ! vous l'immoleriez ! Je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeſte un Dieu qui m'épouvante.
Ah ! Seigneur !

ATRE'E.

Viens donc voir expirer ton amante :
Du moindre mouvement ſa mort ſera le fruit.

PLISTHENE *ſeul.*

Dieux ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtriere
Faſſe couler le ſang de ton malheureux frere.
Aſſouvis ſi tu veux ta fureur ſur le mien ;
Mais, duſſai-je en périr, je defendrai le ſien.

SCENE IV.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

PRince, qu'un tendre ſoin dans mon ſort intéreſſe ;
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraſſer aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & ſur appui.

PLISTHENE.

Quel appui, juſte Ciel ! quel cœur impitoyable
Ne ſeroit point touché du ſort qui vous accable ?
Ah ! plût aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes jours ;

D'une ſi chere vie éterniſer le cours !
Que je verrois couler tout mon ſang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie.
Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit, Seigneur,
Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit raiſon qui m'inſpire,
Tout m'eſt cher d'un Héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous !
Non, l'amitié n'a pas des ſentimens ſi doux.

PLISTHENE.

Ah ! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur ſuprême !
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en eſt témoin;
A peine la Nature iroit-elle auſſi loin :
Et ma tendre amitié, par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le Ciel ſçait ſi je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous ? qui fait coules vos larmes ?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes !
Vous ſoupirez, la mort eſt peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris ſe tournent vers les Cieux.
Quel malheur ſi terrible a pu troubler Pliſthene ?
Juſqu'au fond de mon cœur je reſſens votre peine;
Voulez-vous dérober ce ſecret à ma foi ?
Quand je ſuis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?
Ma fille ne m'eſt pas plus chere que vous-même.

PLISTHENE.

Faut-il la voir périr dans ces funeſtes lieux ?

THYESTE.

Quel étrange diſcours ! Cher Prince, au nom des Dieux ;
Au nom d'une amitié ſi ſincere & ſi tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?
Mais dût tomber ſur moi le plus affreux cou[illegible].

Je ne puis plus trahir ce que je ſens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel eſt donc ce myſtere,
Cher Prince, & qu'a-t-il encor à craindre de mon frere ?

PLISTHENE *appercevant Atrée.*

Ah Ciel !

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE.

ATRE'E.

C'eſt donc ainſi que fidele à ſon Roi....
Mais je ſçai de quel prix récompenſer la foi.....

PLISTHENE.

Ah ! Seigneur, ſi jamais.....

ATRE'E.

Que voulez-vous me dire ?
Sortez ; en d'autres lieux vous pourrez m'en inſtruire :
Votre frivole excuſe exige un autre tems,
Et mon cœur eſt rempli de ſoins plus importans.

SCENE VI.

ATRE'E, THYESTE.

THYESTE.

DE ce tranſport, Seigneur, que faut-il que je penſe ?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix.....

ATRE'E.

Quel eſt donc ce langage ?
A me l'oſer tenir quel ſoupçon vous engage ?

Digitized by Google

Quelle indigne frayeur a troublé vos eſprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offenſe,
Sans aigrir de vos ſoins l'injuſte défiance ?
Allez, de mes deſſeins vous ſerez éclairci,
Et d'autres intérêts me conduiſent ici.

SCENE VII.

ATRE'E *ſeul.*

QUoi ! même dans les lieux ſoumis à ma puiſſance,
J'aurai tenté ſans fruit une juſte vengeance !
Et le lâche qui doit la ſervir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, juſques à ſon amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeſte, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance eſt un moindre forfait
Que d'oſer un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi je t'en ferai complice ;
Ton Roi pour tant d'affronts n'a pas pour un ſupplice :
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeſte paroît tout reſpire le crime ;
Je me ſens agité de l'eſprit qui l'anime.
Je ſuis déja coupable ; étoit-ce me venger,
Que de charger ſon fils du ſoin de l'égorger ?
Qu'il vive, ce n'eſt plus ſa mort que je médite ;
La mort n'eſt que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide en proie aux horreurs de ſon ſort,
Implore comme un bien la plus affreuſe mort ;
Que ma triſte vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle.
Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel forfait,
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe ;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe ;
Abandonne le mien. Qu'exiges-tu d'un cœur

Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur ?
Courons tout préparer, & par un coup funeſte,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte.
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de me venger.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

OU courez-vous, Seigneur ? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au déſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris ?
Ciel ! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits ?
D'où naît ce déſeſpoir que chaque inſtant irrite ?
Pour qui préparez-vous ces Vaiſſeaux, cette fuite ?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tous prêts à marcher ſur vos pas ?
Parlez, Seigneur : le Roi déſormais plus ſévere....

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere ?
O devoir ! dans mon cœur trop long-temps reſpecté,
Laiſſe un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuſes loix qu'impoſe la nature
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure !
Secrets perſécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un Amant malheureux ?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quelle douleur vous preſſe ?

Digitized by Google

PLISTHENE.

Theſſandre, il faut périr ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver ! & de qui ?

PLISTHENE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois-tu que du Roi la haine ſanguinaire,
A voulu me forcer d'aſſaſſiner ſon frere ?
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc ;
De ſa fille au refus il doit verſer le ſang ?
Ah ! je me ſens ſaiſir d'une fureur nouvelle ;
Courons pour la ſauver où mon amour m'appelle.
Mais où la rencontrer ? Eh quoi ! les juſtes Dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux ?
Que fait Thyeſte ? Hélas ! qu'eſt-elle devenue ?
Qui peut dans ce Palais la ſouſtraire à ma vue ?
Je frémis : retournons les chercher en ces lieux,
Les en ſauver, Theſſandre, ou périr à leurs yeux.
Allons, ne laiſſons point, dans l'ardeur qui l'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir ſur un crime.
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorſque je n'attends rien que de mon déſeſpoir.
Suis-moi : c'eſt trop tarder ; & d'un péril extrême
On doit moins balancer à ſauver ce qu'on aime.
Ce n'eſt point un forfait, c'eſt imiter les Dieux,
Que de remplir ſon cœur du ſoin des malheureux.
Mais que vois-je, Theſſandre ? O Ciel ! quelle eſt ma joie !

Digitized by Google

SCENE II.

PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

SE peut-il qu'en ces lieux Plisthene vous revoie ?
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Helas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'est vous, ma Princesse ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.
Dieux, qu'allois-je tenter ! Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'est-ce que je vois ?

THEODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes :
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :
Il erre en ce Palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Le péril cependant ne l'épouvante pas ;
Si vous ne le sauvez d'Atrée ou de lui-même ;
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas,
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même en secret j'éprouvai votre flamme,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance,
D'un service si grand sera la récompense,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs, & calmez vos alarmes ;
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas besoin de larmes ;

Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien, mes ſoins ont prévenu vos pleurs.
De ces funeſtes lieux votre fuite aſſurée,
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteſte,
Croyez-en ces garans du ſalut de Thyeſte ;
Il meſt plus cher qu'à vous : ſans me donner la mort,
Le Roi ne ſera point l'arbitre de ſon ſort ;
Votre pere vivra, vous vivrez ; & Pliſthene
N'aura point eu pour vous une tendreſſe vaine :
Je ſauverai Thyeſte. Eh ! que n'ai-je point fait ?
Helas ! ſi vous ſçaviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre...
Venez, pour lui, pour vous je vais tout entreprendre.
Heureux ſi je pouvois, en vous ſauvant tous deux,
Prêt de ne vous voir plus, expirer à vos yeux.
Mais Thyeſte paroît ; quel bonheur eſt le nôtre !
Quel favorable ſort nous rejoint l'un & l'autre !

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

THYESTE, *appercevant Pliſthene.*

QUe vois-je ! Dieux puiſſans, après un ſi grand bien ;
Non, Thyeſte de vous ne demande plus rien.
Quoi ! Prince vous vivez ? Eh ! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?
Que faiſiez-vous, cher Prince ? & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit ſi long-tems vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où mon ame eſt livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée ;
Pliſthene dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me ſuis cru perdu :
J'allois tenter...

PLISTHENE.

PLISTHENE.

Calmez le ſoin qui vous dévore ;
Vous n'êtes point perdu, puiſque je vis encore :
Tant que l'Aſtre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux :
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre ;
De ces bords cependant fuyez ſans plus attendre ;
Et ſans vous informer d'un odieux ſecret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu, mon ame eſt ſatisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Theſſandre doit guider, au ſortir du Palais ;
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THIESTE.

Moi fuir, Prince ! qui moi, que je vous abandonne !
Ah ! ce n'eſt pas ainſi que ma gloire en ordonne.
Inſtruit par vos bontés pour un ſang malheureux ;
Je n'en trahirai point l'exemple génereux :
Accablé des malheurs où le deſtin me livre,
Je veux mourir en Roi, ſi je ne puis plus vivre.
Laiſſez-moi près de vous, je ne puis vous quitter ;
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter :
Je ſens à chaque inſtant que mes craintes redoublent ;
Que pour vous en ſecret mes entrailles ſe troublent.
Je combats vainement de ſi vives douleurs,
Un pouvoir inconnu me fait verſer des pleurs :
Laiſſez-moi partager le ſort qui vous menace ;
Au courroux du Tyran la tendreſſe a fait place ;
Les noms de fils pour lui ſont des noms ſuperflus ;
Et ce n'eſt pas ſon ſang qu'il reſpecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verſe le mien, plût au Ciel que mon pere ;
Dans le ſang de ſon fils eût éteint ſa colere !
Fuyez, Seigneur, fuyez, & ne m'expoſez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas ! je ne crains point pour votre ſeule vie ;
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'eſt vous en dire aſſez, Seigneur ; ſauvez du moins
L'objet de ma tendreſſe & l'objet de mes ſoins,

Et ne m'expoſez pas à l'horreur légitime
D'avoir ſans fruit pour vous oſé tenter un crime.
Fuyez, n'abuſez point d'un moment précieux ;
Cherchez-vous à périr dans ces funeſtes lieux ?
Theſſandre, conduiſez....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHENE.

Il en eſt tems encor, évitez ſa préſence.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

ATRE'E.

D'Où vient à mon abord le trouble où je vous voi ?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'eſt plus ce cruel guidé par ſa vengeance,
Et le Ciel dans ſon cœur a pris votre défenſe.
à Thyeſte.
Ne crains rien pour des jours par ma rage proſcrits ;
Gardes, éloignez-vous, raſſure tes eſprits :
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte ;
Thyeſte, chaſſes-en les ſoupçons & la crainte ;
Ne redoute plus rien de mon inimitié,
Toute ma haine cede à ma juſte pitié :
Ne crains plus une main à te perdre animée ;
Tes malheurs ſont ſi grands, qu'elle en eſt déſarmée ;
Et les Dieux effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs deſſeins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répete encor, tes malheurs ſont ſi grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends,
Il lui montre un billet d'Ærope.
Ce Billet ſeul contient un ſecret ſi funeſte....
Mais avant que l'ouvrir, écoute tout le reſte.

Tu n'as pas oublié les ſujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux:
Souviens-t'en, c'eſt à toi d'en garder la mémoire;
Pour moi je les oublie, ils bleſſent trop ma gloire.
Cependant contre toi q e n'ais-je point tenté?
Je ſens encor frémir mon cœur épouvanté:
En vain ſur mes ſermens ton ame raſſurée,
Comptoit ſur une paix que je t'avois jurée;
Car dans l'inſtant fatal où j'atteſtois les Cieux,
Je me jurois ta mort & j'impoſois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Pliſthene,
Par de pareils ſermens qui ſçut tromper ma haine:
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront réjailliſſoit ſur lui;
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois au refus priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi,
Tu dois te raſſurer en le tenant de moi.

à Pliſthene.

Et toi dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime:
Si c'eſt un crime à toi de ne le point ſervir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'aſſouvir?
Enfin c'eût été peu que d'immoler mon frere;
Le malheureux auroit aſſaſſiné ſon pere!

THYESTE.

Moi ſon pere!

ATRE'E.

Ces mots vont t'en inſtruire; lis.

Il lui donne la lettre d'Ærope.

THYESTE.

Dieux! qu'eſt-ce que je vois? c'eſt d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce myſtere;
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton pere:
Cher Pliſthene, mes vœux ſont enfin accomplis

PLISTHENE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends? moi, Seigneur, votre fils?
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.

Digitized by Google

Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour ;
Dois-je bénir vos ſoins, ou plaindre mon amour ?
à Atrée.
Vous qui trompé long-tems dans une injuſte haine,
Du nom de votre fils honorâtes Pliſthene ;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous !
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un pere,
Que lorſque je devîens le fils de votre frere :
Mais ce fils près de vous, privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toujours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRE'E.

C'eût été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte ;
Le deſtin ne pouvoit qu'en te donnant à lui,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.
Euriſthene ſenſible aux larmes de ta mere,
Eſt celui qui me fit de ſon bourreau ton pere ;
Inſtruit de mes fureurs, c'eſt lui dont la pitié
Vient de vous ſauver tous de mon inimitié.
à Thyeſte.
Thyeſte, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois ſi déſormais je cherche à te ſurprendre ;
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
Que mes ſoupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere aſſurance,
C'eſt par un fils ſi cher que ton frere commence :
En faveur de ce fils qui fut long-tems le mien,
De mon ſceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats ſous de ſi doux auſpices,
Qui de notre union ne ſont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que ſouilloit ma fureur,
Acheve de bannir les ſoupçons de ton cœur.
Thyeſte en croiras-tu la Coupe de nos peres ?
Eſt-ce offrir de la paix des garans peu ſinceres ?
Tu ſçais qu'aucun de nous, ſans un malheur ſoudain,
Sur ce gage ſacré n'oſe jurer en vain :
C'eſt ſa perte, en un mot ; cette Coupe fatale
Eſt le ſerment du Stix pour les fils de Tentale.

Digitized by Google

Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeſte & moi.
Veut-il bien à ſon tour que la Coupe ſacrée
Acheve l'union de Thyeſte & d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus ſacré,
Que de me rendre un fils? Mon cœur eſt raſſuré;
Et je ne penſe pas que le don de Pliſthene
Soit un préſent, Seigneur, que me fait votre haine:
J'accepte cependant ces garans d'une paix
Qui fait depuis long-tems mes plus tendres ſouhaits;
Non que d'aucun détour un frere vous ſoupçonne;
A la foi d'un grand Roi Thyeſte s'abandonne,
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'eſt pour vous raſſurer ſur la ſienne à ſon tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête;
Qu'un pompeux ſacrifice en précéde la fête;
Trop heureux ſi Thyeſte, aſſuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de nos bienfaits.
Vous qui de mon courroux avez ſauvé Pliſthene,
C'eſt vous de ce grand jour que je charge, Euriſthene:
J'en remets à vos ſoins la fête & les apprêts;
Courez tout préparer au gré de mes ſouhaits.
Mon frere n'attend plus que la Coupe ſacrée,
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée:
Puiſſe le nœud ſacré qui doit nous réunir,
Effacer de ſon cœur un triſte ſouvenir!
Pourra-t-il oublier?....

THYESTE.

Tout juſqu'à ſa miſere.
Il ne ſe ſouvient plus que d'un fils & d'un frere.

PLISTHENE, *à Theſſandre.*

Dès ce moment au Port précipite tes pas;
Que le Vaiſſeau ſur-tout ne s'en écarte pas:
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre;
Cours, & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, *ſeul.*

THeſſandre ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funeſtes lieux ?
Triſtes preſſentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le ſoupçon augmente ;
Secrets avis des Dieux, ne preſſez plus un cœur,
Dont toute la fierté combat mal la frayeur :
C'eſt en vain qu'elle veut y mettre quelque obſtacle ;
Le cœur des malheureux n'eſt qu'un trop ſur oracle.
Mais pourquoi m'alarmer, & quel eſt mon effroi ?
Puis-je ſans l'outrager me défier d'un Roi,
Qui ſemble déſormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à ſa gloire on ait fait une injure ?
L'oublier ! ah ! moi-même oubliai-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà ſans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ſes tranſports furieux,
Et ſa fauſſe pitié n'éblouit point mes yeux.
C'eſt en vain de ſa main que je reçois un pere,
Tout ce qui vient de lui cache quelque myſtere ;
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour oſer ſur ſa foi dépoſer ma frayeur.
Je ne ſçai quel ſoupçon irrite mes alarmes ;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point ; tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.
Mais je le vois.

SCÉNE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

EH bien en, eſt-ce fait, Theſſandre?
Sur les bords de l'Euripe eſt-il tems de nous rendre?
Pour cet heureux moment as tu tout préparé?
De nos amis ſecrets t'es-tu bien aſſuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage,
Je les ai diſperſés ici ſur le rivage;
Tout eſt prêt: cependant ſi Pliſthene aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point; ce deſſein téméraire
Pourroit cauſer ſa perte & celle de ſon pere.

PLISTHENE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi;
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Theſſandre, il faut ſauver mon pere & la Princeſſe;
Ce n'eſt plus que pour eux que mon cœur s'intéreſſe.
Cherche Théodamie, & ne la quitte pas,
Moi je cours retrouver Thyeſte de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorſque ſon frere
Semble de ſa préſence accabler votre pere?
Il ne le quitte point; ſes longs embraſſemens
Sont toujours reſſerrés par de nouveaux ſermens:
Un ſuperbe feſtin par ſon ordre s'apprête,
Il appelle les Dieux à cette auguſte fête.
Mon cœur à cet aſpect, qui s'eſt laiſſé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi je ne vois rien dont le mien ne frémiſſe;
De quelque crime affreux cette fête eſt complice;
C'eſt aſſez qu'un Tyran la conſacre en ces lieux,

Digitized by Google

Et nous ſommes perdus s'il invoque les Dieux.
Va cours avec ma ſœur nous attendre au rivage,
Moi je vais à Thyeſte ouvrir un ſur paſſage.
Dieux puiſſans, ſecondez un ſi juſte deſſein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

DEmeure, digne fils d'Ærope & de Thyeſte ;
Demeure, reſte impur d'un ſang que je déteſte ;
Pour remplir de tes ſoins le projet important,
Demeure, c'eſt ici que Thyeſte t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits !
A peine le deſtin te redonne à ton pere,
Que ton cœur auſſi-tôt en prend le caractere ;
Et plus ingrat que lui, puiſqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir eſt le prix de mes ſoins.
Va pour le prix des tiens, retrouver tes complices ;
Va périr avec eux dans l'horreur des ſupplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me ſuppoſer un indigne forfait :
Eſt-ce pour vos pareils que le prétexte eſt fait ?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me ſurprenne,
Et je ne ſçai que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un ſang odieux,
Vous être plus ſacré que n'ont été les Dieux ?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juſte fureur dont mon cœur eſt épris....
Mais non : je me ſouviens que je fus votre fils :
Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,

Je crois

Digitized by Google

Je crois encor ici m'adreſſer à mon pere :
Quoique trop aſſuré de ne point l'attendrir ;
Je ſens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'eſpoir que ma mort pourra vous ſatisfaire ,
Que vous épargnerez votre malheureux frere ;
Le crime ſuppoſé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout , juſqu'à ſon départ , eſt un ſecret pour lui.
Sur la foi d'une paix ſi ſaintement jurée,
Il ſe croit ſans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi ſeul au fond de votre cœur ;
Et mon malheureux pere eſt encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princeſſe ;
A la faire périr rien ne vous intéreſſe.

ATRÉE.

Va , tu prétends en vain t'éclaircir de leur ſort ;
Meurs dans ce doute affreux plus cruel que la mort.
De leur ſort aux enfers va chercher qui t'inſtruiſe.
Où l'on doit l'immoler , Gardes qu'on le conduiſe.
Verſez à ma fureur ce ſang abandonné,
Et ſongez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE IV.

ATRE'E *ſeul.*

VA périr, malheureux : mais dans ton ſort funeſte,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt prêt d'immoler !
Quel que ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare ;
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare ;
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux :
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre ,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir , au gré de ma fureur ;
Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en ſoit le forfait , un deſſein ſi funeſte ;

S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglant, de ſon malheureux fils
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris :
C'eſt en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon ame ſe troubler;
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cede à la pitié mérire qu'on l'offenſe;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout eſt prêt, & déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux :
Je vais être vengé. Thyeſte, quelle joie !
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie;
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi ;
Il faut pour bien jouir de ſon ſort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miſérable;
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits ſentir tout ſon malheur.
Thyeſte vient, feignons. Il ſemble, à ſa triſteſſe,
Que de ſon ſort affreux quelque ſoupçon le preſſe.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

ATRE'E.

CHer Thyeſte, approchez, d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaiſir ſi prompt peut troubler votre cœur ?
Vous paroiſſez ſaiſi d'une douleur ſecrette,
Et ne me montrez plus cette ame ſatisfaite,
Qui ſembloit reſpirer la douceur & la paix :
Ne ſeroit-elle plus vos plus tendres ſouhaits ?
Quoi ! de quelque ſoupçon votre ame eſt-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour eſt-il fait pour la crainte ?
Mon frere, vous devez la bannir déſormais,
La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix ſi parfaite ?

Et la ſouhaitez-vous comme je la ſouhaite ?
N'êtes-vous pas ſenſible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui moi vous ſoupçonner, ou vous haïr, Seigneur !
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteſte,
Qui liſent mieux que vous dans l'ame de Thyeſte.
Ne vous offenſez pas d'une vaine terreur,
Qui ſemble malgré moi s'emparer de mon cœur;
Je le ſens agité d'une douleur mortelle :
Ma conſtance ſuccombe, en vain je la rappelle;
Et depuis un moment mon eſprit abattu,
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous, un je ne ſçai quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour raſſurer encore mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils;
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRE'E.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte, & votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine
Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthene :
Vous le verrez bientôt : un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dês ce jour à Mycenes.
Malgré ce que je fais, peu ſûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi :
J'avois cru cependant qu'une pleine aſſurance
Devoit ſuivre....

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offenſe.

ATRE'E.

Qu'on cherche la Princeſſe; allez, & qu'en ces lieux
Pliſthene ſans tarder ſe préſente à ſes yeux.
Il faut,...

On apporte la Coupe.

Mais j'apperçois la Coupe de nos Peres :

Digitized by Google

Voici le nœud ſacré de la paix de deux freres.
Elle vient à propos pour raſſurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs déſunis par l'Amour?
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez que je commence

Il prend la Coupe de la main d'Euriſthene.

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offenſez d'une vaine frayeur;
Que voudroit déſormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes Etats & Pliſthene?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euriſthene, donnez, laiſſez-moi l'avantage
De jurer le premier ſur ce précieux gage,
Mon cœur à ſon aſpect de ſon trouble eſt remis:
Donnez; mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la Coupe des mains d'Atrée.

à ſes Gardes. ATRE'E.

Il n'eſt point de retour. Raſſurez-vous, mon frere:
Vous reverrez bientôt une tête ſi chere:
C'eſt de notre union le nœud le plus ſacré:
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos Ayeux, & vous Dieux que j'atteſte;
Puiſſe votre courroux foudroyer déſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere, auſſi chet que ma fille & Pliſthene,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide! Ah! grands Dieux, quelle horreur!
C'eſt du ſang! Tout le mien ſe glace dans mon cœur:
Le Soleil s'obſcurcit, & la Coupe ſanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu!

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

ATRE'E, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

THEODAMIE.

L'Avez-vous pu ſouffrir, Dieux cruels! Qu'ai-je vu!
Ah! Seigneur, votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix!
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante;
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente!
O terre! en ce moment peux-tu nous ſoutenir?
O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir!
Mon fils eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton pere?

ATRE'E.

Méconnois-tu ce ſang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRE'E.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à ſe venger.

THYESTE.

Grands Dieux! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre?
Monſtre, que les enfers ont vomi ſur la terre,
Aſſouvis la fureur dont ton cœur eſt épris,
Joins un malheureux pere à ſon malheureux fils:
A ſes Mânes ſanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime:
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux,
Dont tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux!

ATRE'E.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.

Digitized by Google

Par tes gémiſſemens je connois ta douleur,
Comme je le voulois tu reſſens ton malheur :
Et mon cœur qui perdoit l'eſpoir de ſa vengeance ;
Retrouve dans tes pleurs ſon unique eſpérance.
Tu ſouhaites la mort, tu l'implores, & moi
Je te laiſſe le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain, & la main de Thyeſte
Sçaura bien te priver d'un plaiſir ſi funeſte.

Il ſe tue.

THEODAMIE.

Ah ! Ciel.

THYESTE.

Conſolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur juſtice,
Allez loin de ce traître attendre ſon ſupplice :
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi.
Le Ciel me le promet, la Coupe en eſt le gage.
Et je meurs.

ATRE'E.

A ce prix j'accepte le préſage ;
Ta main en t'immolant à comblé mes ſouhaits,
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN